

LETTRE DE PENTHES

Bulletin de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde

Responsable : Anselm Zurfluh, directeur

N° 011 - PRINTEMPS 2008

Institut des Suisses dans le Monde

18, chemin de l'Impératrice

1292 Pregny-Genève

Suisse

téléphone : 022 734 90 21

télécopie : 022 734 47 40

courriel : institut@penthes.ch

www.penthes.ch

Musée des Suisses dans le Monde

mardi à dimanche

de 10 h à 12 h et de 13 h à 17 h

fermé le lundi

Restaurant Le Cent-Suisses

ouvert tous les jours entre 10 h 30 et 17 h

fermé le soir sauf sur réservation de 15 personnes minimum

022 734 48 65 – restaurant@penthes.ch

La Fondation, consciente des problèmes d'environnement et de préservation de la nature, a décidé d'utiliser du papier bio blanchi 100% sans chlore pour la Lettre de Penthès.

ÉDITORIAL DU PRÉSIDENT DE LA FONDATION

Chères lectrices, chers lecteurs,

De tous temps, les étudiants et les apprentis ont occupé une place privilégiée parmi les gens qui se déplacent d'un pays à l'autre. En somme, rien de plus naturel pour un jeune que d'aller découvrir d'autres pays et de mettre le voyage au profit de sa formation. À une époque où la globalisation et la concurrence étaient encore des notions fort peu connues et où seule l'Eglise était marquée par une universalité de l'esprit et des structures, la mobilité des intellectuels a créé en Occident un fond commun d'idées et d'interrogations souvent novatrices. La mobilité internationale des étudiants que nous observons à notre époque et qu'une économie globalisée considère comme un facteur indispensable de l'innovation et de la croissance n'est donc qu'une expression contemporaine d'un phénomène très ancien ; mais des aspects nouveaux, il y en a tout de même : dans l'organisation de ces échanges d'étudiants, par exemple, dans la reconnaissance mutuelle des études et des diplômes, dans la libre circulation des professionnels, dans le financement des formations et dans d'autres domaines encore. Au cœur de tout cela, nous trouvons la rencontre du savoir, des cultures et des êtres humains.

Nous sommes donc particulièrement heureux de l'occasion qui s'offre à nous, par la collaboration avec la Fondation suisse d'études, de consacrer la onzième édition de notre Lettre de Penthes et la manifestation publique traditionnelle de la sixième Journée de Penthes du samedi 17 mai 2008 à cette riche et importante thématique. La coopération avec les programmes de l'Union Européenne y occuperont une place centrale. Ce choix montre une fois de plus que l'intérêt que nous portons à l'histoire ne nous place nullement à l'écart des problèmes de notre temps; bien au contraire, c'est l'ouverture aux phénomènes de notre propre époque qui aiguise notre intérêt pour le passé. Si cela est vrai, le nombre d'hommes et de femmes qui se joignent à nous et à nos activités ne peut qu'augmenter – et nous osons ajouter : notamment parmi les jeunes.

Nous avons été très sensibles aux commentaires positifs que la dixième Lettre de Penthes, qui a profité d'une nouvelle présentation, a suscités auprès des lecteurs. Nous aimerions leur renouveler notre invitation à nous faire part de leurs suggestions, voire de prendre eux-mêmes la plume pour rédiger un article ou de nous indiquer des auteurs potentiels. Un grand merci d'avance ! Très probablement, nous serons en mesure de consacrer une part importante du numéro 12 de la Lettre de Penthes au thème des ingénieurs-bâisseurs suisses dans le monde.

Bien amicalement

Bénédict de Tschanner

LA MOBILITÉ ESTUDIANTINE À L'AUBE DE L'ÈRE MODERNE

Rainer C. Schwinges*

La mobilité des étudiants – *peregrinatio academica* – est aussi vieille que l'université elle-même. A l'instar du pèlerin, celui qui veut faire des études doit accepter de longs voyages, doit affronter des dangers en route et, tel un *exul* ou un *peregrinus*, doit vivre dans un pays étranger. Ce qui l'incite à cette pérégrination, c'est l'amour de la science – *amor scientiae* –, une expression littéraire qui englobe tant l'érudition et l'acquisition de savoir que son utilité économique et professionnelle. Depuis le XII^e siècle, de nombreux jeunes – des hommes, bien sûr, car l'âge où ce seront aussi des femmes viendra plus tard, vers la fin du XIX^e siècle –, originaires de toutes les régions d'Europe, s'inscrivent aux écoles dites libres d'Italie et de France, écoles qui se démarquent par rapport aux écoles ecclésiastiques ou monastiques et qui deviendront, autour de 1200, les premières universités, telles que Paris ou Bologne.

Les pouvoirs universels de l'époque, l'Empereur et le Pape, comprennent vite que ces voyageurs du savoir ont besoin de protection, en route et au lieu de leur séjour. Ils leur accordent des privilèges, tel Frédéric I^{er} Barberousse, auteur de l'*Authentica Habita* de 1155 qui, promulguée pour Bologne, devient rapidement la référence de la vie universitaire pour toute l'Europe. En même temps, les étudiants en voyage s'organisent eux-mêmes. Ils préfèrent les grandes voies commerciales sur terre et sur mer et ils forment de petits groupes ou se joignent à d'autres voyageurs, des commerçants ou des pèlerins. Aux lieux d'études, ils forment des associations, des fraternités ou des nations qui défendent leurs intérêts communs, juridiques, culturels ou académiques.

Celui qui désire étudier les arts libres – *artes liberales* – ou la théologie se rend de préférence à Paris ; les droits – ecclésiastique et profane – sont surtout enseignés à Bologne ; les principales facultés de médecine se trouvent à Salerne, à Padoue, à Montpellier et à Paris. Rapidement, des sécessions, des déplacements et des retours de maîtres et d'étudiants sont à l'origine de nouvelles universités qui, à leur tour, attirent du monde vers toute l'Europe de l'ouest et du sud, de l'Espagne jusqu'à l'Angleterre. Les terres du Saint Empire Romain Germanique, autrement dit, l'Allemagne, mais aussi ses voisins au nord et à l'est ont un certain retard. Mais avec Prague (1348) et d'autres écoles, créées par des villes ou par des princes, tels que Vienne, Heidelberg, Cologne et Erfurt, Leipzig et Cracovie, cette partie de l'Europe rejoint l'espace de formation universitaire européen qui a pris un peu d'avance. Au XV^e siècle et, suite à la Réforme et l'emprise des confessions, jusque vers la fin

* *Professeur d'histoire médiévale à l'Université de Berne*

du XVII^e siècle, le réseau universitaire européen se densifie à tel point que les distances de déplacement sont réduites, autrement dit, les étudiants préfèrent la formation universitaire offerte par leurs propres pays ou villes. Les autorités princières ou citadines ne voient pas cela d'un mauvais œil ; ils en font même la promotion au moyen de toutes sortes de règles ou d'interdits. Dans l'intérêt bien compris de son propre pays il faut garder la jeunesse avec son savoir et son savoir-faire sous contrôle, car ce sont bien là les futurs fonctionnaires et ecclésiastiques.

Même si, dès le Moyen Âge tardif, il est possible de faire des études selon des plans relativement uniformes dans toute l'Europe, de passer des examens et d'obtenir des titres reconnus partout – *baccalarius*, *licentiatus*, *magister* et *doctor* – et dans toutes les disciplines, les différences et les préférences culturelles caractérisant les grands espaces universitaires en Europe subsistent longtemps. Elles ont une telle importance qu'elles déterminent également, de façon plutôt unilatérale, la direction des voyages de formation. Alors que les étudiants en provenance du Saint Empire et des pays voisins continuent à se rendre de préférence en Italie ou en France et que les universités allemandes, à leur tour, attirent des Écossais, des Danois, des Scandinaves, des Polonais, des Baltes et des Hongrois en grand nombre, on ne peut pas déceler un flux similaire en sens inverse. Tant que des études de droit ou de médecine accomplies en Italie ou en France continuent à être considérées comme culturellement supérieures et offrant une meilleure formation que celles offertes par les hautes écoles du Nord – à l'exception, dès la fin du XVI^e siècle, des universités protestantes des Pays-Bas –, ces déséquilibres subsistent jusqu'à l'aube de notre ère. Même d'autres Européens tels que les Anglais, les Espagnols ou les Portugais ne font pas exception, et les Suisses non plus, qui suivent pour l'essentiel le modèle Ouest- et Sud-Européen, pas uniquement des étudiants des cantons latins d'ailleurs. L'Université de Bâle, fondée en 1460, tarde longtemps à être reconnue comme une université propre à la Confédération. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, des universités allemandes ne jouent un rôle que si elles se trouvent à l'ouest, c'est-à-dire dans l'espace rhénan, de Cologne à Fribourg en passant par Heidelberg, ou si elles sont liées à la puissance autrichienne telles que Vienne.

Dès le Moyen Âge, à l'instar du voyage d'agrément, le grand tour formateur (« Bildungsreise ») reste l'affaire d'un petit nombre émanant, en règle générale, d'une élite. Cela vaut même pour la mobilité intérieure quand il s'agit de fréquenter, outre l'école de sa propre ville, d'autres universités du même pays. Des voyages de formation à l'étranger, en revanche, sont l'expression d'un comportement « seigneurial », hors de portée des trois-quarts des étudiants d'Europe centrale entre le XIV^e et le XVI^e siècle. Avant l'ère moderne, ce sont, en effet, surtout les nobles, les dignitaires de l'Église, le patriciat urbain et autres personnages importants qui offrent à leurs fils ou neveux des voyages de toutes sortes. Parfois, les accompagnateurs, précepteurs ou domestiques ne doivent pas se contenter d'être du voyage, mais sont autorisés à faire des études à leur tour. Cela dit, malgré le petit nombre de personnes concernées, l'expérience de la *peregrinatio academica* fait son chemin, à travers les livres, la pratique du latin et d'autres langues, mais aussi à travers d'us et coutumes étrangers et de nouveaux liens d'amitié, vers la vie et la profession des gens et exerce ainsi une influence bien au-delà du cercle initial des privilégiés.

L'ENCOURAGEMENT DE LA MOBILITÉ ET LES DEUX TYPES D'EXCELLENCE

Alain Schorderet*

Le mot même de mobilité n'est peut-être qu'un leurre : il suggère une liberté de choix totale, dans un espace illimité, lisse, sans propriétés. Mais sur l'échiquier interrégional, international et intercontinental des études, il existe des singularités, des zones à forte densité intellectuelle qui relèguent leurs pourvoyeurs au statut de véritables satellites dans une périphérie dévastée par le brain drain ; ce sont des pôles qui aimantent les étudiants du monde entier : aux centres médiévaux d'Oxford, de Cambridge, de Paris, est venue s'ajouter l'Ivy League des meilleures universités américaines, et de nouveaux centres universitaires d'élite en Europe. En Allemagne, le Ministère fédéral de la formation et de la recherche a identifié des « universités d'excellence » destinés à devenir des « phares de la science ». En Suisse, les écoles polytechniques fédérales ou les filières de management à Saint-Gall aspirent à renforcer leur statut en tant que pôles d'excellence, dans leurs secteurs respectifs.

Gravitation autour des pôles d'excellence

Mais paradoxalement, en raison même de leur attractivité, en raison aussi de la mobilité de plus en plus encouragée, en Europe, par les programmes Erasmus, puis en raison de la mise en phase des études par la subdivision en bachelor et mastère, et en raison enfin de la certification standardisée des études par l'ECTS (European Credit Transfer System / Système européen de transfert et d'accumulation de crédits), qui devrait rendre comparable à échelle internationale l'avancement de chaque étudiant, ces pôles d'attraction, aujourd'hui, lèvent leurs boucliers pour se défendre d'un afflux non qualifié d'étudiants opportunistes : d'une part, à Zurich, on construit la Science City, un nouveau quartier qui devrait accueillir la crème de la crème des étudiants internationaux, surtout dans les programmes de doctorat de l'école polytechnique fédérale, comme pour lancer un appel aux cerveaux les plus puissants, au-delà des monts et des mers, qu'ils sont bienvenus dans la plus grande ville universitaire de Suisse. D'autre part, chaque doctorant sera rigoureusement sélectionné avant de décrocher son accessit. Déjà, l'admission aux mastères et même aux bachelors devient de plus en plus exigeante, ce qui va explicitement contre la perméabilité instaurée par la standardisation des diplômes, des maturités ou des bachelors, et contre l'encouragement de la mobilité proclamé

* *Collaborateur scientifique de la Fondation suisse d'études*

à Berne ou à Bruxelles. Il ne suffira désormais plus d'avoir une maturité ou tel autre diplôme : il faudra subir une année d'assessment à l'EPF ou à Saint-Gall, un encadrement spécial qui fera remarquer à certains étudiants qu'ils sont en risque d'échec, et partant qu'une prolongation de leur séjour risque de devenir un simple facteur de coûts sans retour. Notamment à Saint-Gall, comme le notait un article de la NZZ, de nombreux étudiants arrivés d'ailleurs avec leur bachelor en poche, se sont vus forcés à effectuer des cours, voire des semestres supplémentaires pour satisfaire aux exigences saint-galloises, apparemment plus sélectives, mais en tout cas différentes. D'où l'on conclura peut-être que du point de vue de l'encouragement de l'excellence et de l'aspiration aux prestations de pointe, toute standardisation ne forme qu'un contresens par rapport à l'impératif de se démarquer de la concurrence.

Pressions financières sur la mobilité

La mobilité, encouragée plus que jamais aujourd'hui, risque toutefois de coûter plus cher à l'étudiant contraint à fournir des prestations extra, à accéder à la mobilité par un repêchage, alors que le temps d'études est plus que jamais limité. Il reste peu de temps pour gagner sa vie avec un travail temporaire rémunéré. Si mobilité et excellence des études et de la recherche s'impliquent réciproquement, ces objectifs soulèvent, chacun de son côté, le problème du financement, à la fois pour les étudiants et pour les écoles. Par exemple, si en Suisse, la réforme de Bologne a pour but d'encourager la mobilité, on remarque que la coordination de certaines filières universitaires, visant à améliorer ou garantir l'offre tout en limitant les dépenses, présuppose déjà la disposition des étudiants à se déplacer. C'est le principe du réseau BENEFRI, né d'un accord entre les universités de Berne, Neuchâtel et Fribourg. Celui-ci permet aux étudiants locaux de suivre des cours dans les universités voisines, dans certaines matières. L'avantage, c'est que les compétences locales sont démultipliées par leur mise en réseau. L'étudiant disposé à prendre le train régulièrement pourra – ou devra – désormais choisir dans une palette plus large de spécialisations. Envers de la médaille : certaines disciplines présentes en plusieurs endroits risquent d'être supprimées lors de baisses d'effectifs, même temporaires, pour des raisons financières. A l'université de Neuchâtel, ce fut le sort des chaires de grec, d'italien, de microbiologie. Il faudrait au contraire que cette réduction ne corresponde en aucun cas à des économies, c'est-à-dire qu'il faudrait, d'une part, créer des nouvelles chaires qui enrichissent l'offre interrégionale, et d'autre part, augmenter les bourses pour les étudiants forcés à devenir mobiles. C'est pourquoi, dans le réseau BENEFRI, il existe un formulaire de demande de remboursement pour les frais de voyage. Une vraie mobilité impliquant des séjours prolongés coûterait encore plus cher que ce nomadisme à proximité. A la lutte pour les meilleurs étudiants, s'associe la lutte pour devenir ou rester un centre d'attraction universitaire : la tendance à la mobilité se renforce encore par ces coopérations dans l'enseignement. On peut rappeler le transfert, en 2003, de la section de pharmacie de l'université de Lausanne à Genève, qui héberge désormais l'EPGL, l'Ecole de pharmacie de Genève–Lausanne : cette fusion à l'échelle réduite d'institutions universitaires ne fit

pas couler moins d'encre, et ne mobilisa pas moins de protestataires, que la fusion à grande échelle entre les cantons de Vaud et de Genève, qui elle échoua.

Aspirations contradictoires de la mobilité

La mobilité des étudiants ne sert pas seulement à améliorer leurs formations par l'augmentation de la concurrence entre les différentes écoles. Il existe aussi un objectif plus idéaliste : les programmes Erasmus ne se justifient pas seulement par leur rendement professionnel, mais également par un rendement culturel. Ils visent à approfondir les connaissances culturelles des boursiers, et à augmenter leur compétence interculturelle, à travers la rencontre avec l'autre en Europe. Souvent pourtant, cette rencontre peine à advenir : séjours trop courts et bourses trop maigres pour apprendre la langue du pays, formation de groupes ethniques homogènes d'étrangers, entassés dans des logements de masse anonymes, enseignements universellement dispensés en anglais, dans le contexte international et multiculturel d'une université de pointe, qui correspond plus à un lieu de passage, un non-lieu, qu'à un endroit représentatif pour le contexte culturel du pays. Comme l'a noté une spécialiste en la matière, Vassiliki Papatsiba, les séjours Erasmus n'aboutissent pas à la « glorification de l'autre », mais se font « porteurs d'un discours de glorification de soi ». Du point de vue culturel, l'élite des étudiants Erasmus, ce sont ceux qui ne se limitent pas à fréquenter leur université d'accueil, ni les autres étudiants Erasmus, voire leurs compatriotes à l'étranger. A côté de prestations scientifiques, un étudiant peut aussi montrer son excellence dans la rencontre de l'autre. Quand il s'agit d'encourager l'excellence des étudiants à travers la mobilité, se pose une nouvelle question : qui ne saura pas seulement se faire passeur de savoirs, mais encore passeur de saveurs ? - Il faut donc aussi encourager ceux qui échappent à la gravitation des pôles d'attraction universitaires et qui, en Suisse, fréquenteront des hautes écoles peu en vue ou qui, en Europe, se mettront à étudier dans des langues peu pratiquées comme le slovène, le basque, le finnois ou le maltais, iront voir les contrées d'Islande, de la Baltique ou quelque province slave ou hellénique. Aristote avait beau vivre à Athènes, Thalès naquit en Turquie et Archimède mourut en Sicile.

Depuis 1992, la **Fondation suisse d'études** encourage des étudiants talentueux et motivés fréquentant des universités et des hautes écoles spécialisées de Suisse ; ils sont sélectionnés pour leur personnalité, leur créativité et leurs capacités intellectuelles dont profiteront la science, l'économie, la culture et la politique par la suite. Organisation privée d'utilité publique, la Fondation suisse d'études offre à ses membres une riche palette de formations complémentaires et interdisciplinaires, des aides financières, un encadrement et des conseils individuels et met à leur disposition un large réseau de contacts. Actuellement, plus de 480 personnes bénéficient de ce programme.

La Fondation est également active dans la promotion de la mobilité internationale et inter-régionale de ses étudiant(e)s, notamment en leur fournissant des aides financières pour des séjours d'études à l'étranger et des bourses pour la mobilité au-delà des barrières linguistiques en Suisse.

Les deux textes qui suivent sont signés par des étudiants admis à la Fondation suisse d'études ; ils y rendent compte de leurs expériences interculturelles dans une autre région de la Suisse ou du monde.

Pour plus d'informations, voir le site www.fondetudes.ch

LES PASSEURS TRANSHELVÉTIQUES

Paulo Ceppi, Adrian Tanner*

Lorsqu'on parle mobilité, on regarde toujours au loin, en oubliant ses voisins les plus proches : paradoxalement, pour un Zurichois ou un Saint-Gallois, Berlin semble une destination plus évidente que Lausanne ou Neuchâtel ; et il ne semble y avoir qu'un petit pas pour un Genevois de sa ville jusqu'à Paris, qui éclipse les destinations voisines de Berne ou de Bâle. C'est pourquoi depuis 2007, des étudiant(e)s admis(es) à la Fondation suisse d'études ont la possibilité de demander une bourse pour l'échange interrégional, dans le cadre du programme

***Paulo Ceppi**, né en 1985 à Santiago du Chili de mère suisse, est venu vivre à Genève à l'âge de six ans. Il étudie actuellement les sciences de la terre à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). Quant à **Adrian Tanner**, actuellement étudiant à l'Ecole de traduction et d'interprétation (ETI) à Genève, il est né en 1987 à Toulouse de parents suisses alémaniques. Il est venu habiter en Suisse à l'âge de dix ans, où il a suivi sa scolarité en allemand. Ayant franchi le « Röstigraben » dans le sens inverse, ils se sont mutuellement interrogés pour parler de leurs expériences dans d'autres sphères

culturelles, dans l'espoir d'encourager d'autres étudiant(e)s à traverser eux aussi des frontières.

« *Univers Suisse* », destiné à promouvoir la cohésion nationale (www.universuisse.ch). Principale condition : effectuer tout un mastère ou bachelor dans une université située dans une autre zone linguistique de la Suisse. Le Genevois **Paulo Ceppi** et le Bernois **Adrian Tanner** sont parmi les premiers boursiers de ce programme, financé par la Sophie und Karl Binding Stiftung.

- *Qu'est-ce qui t'a poussé à franchir la frontière des langues?*

P.C. : J'avais du mal à me décider entre des études de langue et des études de science. Je me suis dit que des études de science dans une autre région linguistique seraient un bon compromis. D'autant plus qu'au-delà de l'aspect purement linguistique, il y a aussi une expérience culturelle et humaine.

A.T. : C'était avant tout la bonne réputation de l'ETI, qui n'a pas de véritable équivalent en Suisse alémanique, hormis peut-être la HES de Zurich. De plus, je voulais vivre à nouveau dans un environnement francophone après huit années passées en Suisse alémanique.

- *Quelles sont tes expériences antérieures en matière d'échange culturel au sens large?*

P.C. : Je suis né au Chili, et les origines de ma famille sont très diverses. On pourrait presque dire que l'interculturalité est dans notre « patrimoine familial ». C'est pour cela que je me suis toujours efforcé de découvrir de nouveaux environnements culturels.

A.T. : J'ai grandi en France, mais il ne s'agissait pas pour moi d'un « échange interculturel » à proprement parler, puisque je n'avais même pas dix ans. Mais je dois mon bilinguisme à cette période de ma vie, et je ressens toujours une certaine proximité avec la France. Ensuite, à dix-sept ans, j'ai passé un mois en Russie, dont deux semaines chez des parents d'accueil. Pour eux comme pour moi, c'était une occasion de se débarrasser de nos préjugés. Ainsi, j'ai vu qu'ils ne buvaient pas d'alcool, et ils ont appris que nous n'avions pas de vaches à la maison, bien que notre village ne compte qu'environ 1400 habitants, comme leur immeuble.

- *Quel est le bilan que tu tires de ton expérience ?*

P.C. : Je suis très satisfait sur tous les plans. Du point de vue académique, je trouve la qualité de l'enseignement à l'EPFZ excellente et cet environnement me stimule beaucoup. Côté langue, j'ai évidemment réalisé des progrès considérables. Mais au-delà de l'aspect linguistique, c'est aussi un formidable enrichissement culturel et social. J'ai appris à connaître une nouvelle ville, un autre mode de vie, une mentalité différente ; et j'ai fait la connaissance de personnalités passionnantes que je n'aurais sans doute jamais rencontrées en restant à Genève. Ces expériences ont élargi mes perspectives et m'ont encore davantage ouvert au monde.

A.T. : En tout cas, je n'ai jamais regretté mon choix. J'ai maintenant beaucoup d'amis et de connaissances en Suisse romande, ce qui est clairement un enrichissement. C'est également intéressant de découvrir les expressions typiquement romandes. J'apprécie également le caractère international de la ville et de l'ETI. Pour ce qui est des problèmes, il y a eu celui de trouver un logement à Genève, même si c'était finalement plus facile que prévu. Comme désavantage, je pourrais également citer la plus grande difficulté de garder le contact avec mes amis d'école, puisque je ne suis pas là pendant la semaine – mais avec les emails, il n'y a vraiment pas de problème.

- Quel est l'intérêt que les étudiants locaux t'ont porté en tant que « visiteur » ?

P.C. : Au début, le dialecte constituait une barrière importante, car je n'arrivais pas à suivre les conversations et je n'osais pas interrompre en permanence pour qu'on m'explique ce que je ne comprenais pas. J'attendais de la part des autres qu'ils fassent davantage d'efforts pour parler Hochdeutsch avec un Romand, mais certains ne semblaient pas avoir conscience du fait que je les comprenais mal. A vrai dire, je n'avais pas de statut spécial en tant que francophone, je ne suscitais pas d'intérêt particulier. Cela m'a un peu déçu au début, je m'attendais à davantage de curiosité. Aujourd'hui, je comprends très bien le dialecte et mes contacts avec les étudiants suisses alémaniques se sont approfondis. Mais, coïncidence ou pas, mes meilleurs amis sont Allemands...

A.T. : A Genève, j'ai été très bien accueilli, et s'il est vrai qu'on ne me pose pas souvent de questions sur la Suisse alémanique, on écoute toujours avec intérêt ce que je raconte à ce sujet, mais les étudiants de l'ETI sont peut-être particulièrement réceptifs. Par contre, j'ai passé un semestre à l'étranger (à Limerick, en Irlande), et là, j'ai surtout fait connaissance avec d'autres étrangers, plutôt qu'avec des Irlandais. Je pense que cela est dû au fait que les étudiants locaux vivent une année comme les autres, ils ont leur cours et leurs cercles d'amis à eux. En rentrant à Genève, j'ai donc essayé de m'intéresser davantage aux étudiants d'échange.

- Quels sont les clichés auxquels tu as été confronté ?

A.T. : La chose qui m'a le plus frappé, c'est que selon les Romands, les Alémaniques parlent mieux le français que les Romands l'allemand. Selon les Alémaniques, c'est le contraire : les Romands parlent mieux l'allemand que les Alémaniques le français. Et ils se reprochent mutuellement de ne pas faire d'efforts pour parler la langue de l'autre. Ce qui me fait sourire, c'est que même pour désigner la « frontière » qui les sépare, les Romands et les Alémaniques n'utilisent pas le même terme: les Alémaniques parlent de « fossé », les Romands le plus souvent de « rideau » ou « barrière » de rösti. J'ai remarqué par ailleurs que mes blagues étaient parfois taxées d'un « ça, c'est de l'humour de Suisse-Allemand »...

Le fait que cela arrive moins souvent montre peut-être que j'ai « appris » l'humour des Romands.

- Que penses-tu de la situation des langues en Suisse ?

P.C. : Mon sentiment est mitigé. D'un côté, je pense que les connaissances linguistiques des Suisses sont bonnes en comparaison internationale. Mais de l'autre côté, je pense qu'on n'en fait de loin pas assez en matière d'enseignement des langues. On devrait commencer bien plus tôt, et avec des enseignants de langue maternelle. Surtout, je regrette qu'on ne profite pas davantage de la proximité des régions linguistiques entre elles pour faire plus d'échanges et de séjours linguistiques ; car après tout, la Suisse possède la caractéristique unique de réunir quatre langues sur un territoire minuscule ! A mon avis, de tels séjours devraient faire partie intégrante du cursus scolaire, car ils sont bien plus efficaces que d'interminables leçons de grammaire, surtout en ce qui concerne la motivation des élèves.

A.T. : Tout d'abord, je dois dire que je pense que la situation linguistique est bien meilleure en Suisse qu'en Belgique. Cependant, je trouve déplorable que certains cantons alémaniques aient décidé d'enseigner l'anglais avant le français. Cela est non seulement un signe de mépris envers les autres régions linguistiques, mais aussi une source de désagréments pour les enfants qui déménagent entre le canton de Berne et celui de Zurich, par exemple. Les cantons enseignant l'anglais d'abord se justifient en prétendant que l'anglais est plus simple que le français – je ne me prononce pas là-dessus ; mais si les adultes arrêtaient de répéter cela, les enfants apprendraient plus facilement le français. Selon moi, il faudrait également encourager les échanges à l'intérieur de la Suisse pendant la scolarité obligatoire – et pas seulement entre Suisse romande et alémanique.

- Quels sont tes projets en matière d'échange ?

A.T. : Après les vacances d'été, je vais passer un semestre à Moscou, et je prolonge mon bachelor d'un semestre dans ce but. Ensuite, lors du deuxième semestre, je vais essayer de trouver une place au Tessin pour l'affectation de longue durée du service civil.

- Que dirais-tu à un(e) futur(e) étudiant(e) qui hésite à franchir le pas ?

P.C. : Je lui dirais de ne pas surestimer les difficultés linguistiques, qui sont rapidement surmontées ; de penser avant tout au fait que les études sont une opportunité unique de s'intégrer dans un nouvel environnement, de vivre une expérience passionnante et enrichissante.

A.T. : Je connais beaucoup d'Alémaniques qui ont fait le pas, et qui parlent maintenant un très bon français. Bien que je ne sois pas très bien placé pour le dire, en tant que bilingue, je dirais simplement : « Vas-y ! »

KIRGHIZSTAN : DESTINATION INCONNUE - UNE AUTRE FORME DE MOBILITÉ

Maya Chollet*



Visites aux grands-mamans vivant dans la misère

Les valises sont défaites, il est temps de faire une rétrospective de mon extraordinaire expérience de six semaines en Asie centrale – Mais par quoi commencer ? Par les rencontres parce qu’elles sont peut-être les plus représentatives des souvenirs que je vais conserver. De prime à bord, les kirghizes, (comme les russes d’ailleurs) se sont montrés méfiants et réservés mais il n’a pas fallu longtemps pour voir apparaître des sourires malicieux sur le coin de leurs yeux bridés à l’orientale. Bichkek, capitale du Kirghizstan, est une ville à deux faces et j’ai eu l’occasion de côtoyer aussi bien l’une que l’autre. Mon travail avec les orphelins ainsi que nos visites des grands-mamans vivant en-dessous du seuil de pauvreté, pour leur distribuer les dons d’une ONG, m’ont montré la cruauté de la vie où le système

* **Maya Chollet** (21) est étudiante de lettres à l’Université de Lausanne. Elle a été admise au programme de la Fondation suisse d’études en 2006. Encouragée par un soutien financier de la Fondation, Maya Chollet a participé entre décembre 2007 et février 2008 un séjour linguistique de six semaines au Kirghizstan. Elle y obtient un certificat de premier niveau en langue russe. Dans son temps libre, elle y a travaillé pour une organisation aidant les personnes âgées vivant dans la misère ainsi que dans un orphelinat.

social n'en est qu'à ses débuts et où l'on vit encore de corruptions et de magouilles. Tout s'achète, du permis de conduire au diplôme de médecin en passant par le titre universitaire ou la clémence d'un policier. Je me suis alors laissé entraîner dans leur monde de bazars, de légendes et de croyances (surtout astrologiques), de couleurs et par-dessus tout de mélanges. Oui, je garderai surtout de ce pays un goût de panaché et de forts contrastes entre, d'un côté, le capitalisme dominant, les téléphones portables et les photos de top-modèles et de l'autre, la réalité des rues, des sans-abris et de la malnutrition. Mais j'ai également parcouru dans tous les sens cette ville en damier dessinée (puis façonnée) par les européens, découvrant le « beau » côté des choses. J'ai été au karaoké, au fitness, aux supermarchés reluisants, au cinéma pour voir le dernier « Astérix », à l'opéra, (*La Traviata* en russe n'est pas mal du tout !), j'ai même essayé le ski. J'ai rencontré des jeunes dont les parents possédaient une voiture, symbole, là-bas, de richesse et de réussite sociale (ou de corruption...).

Contraste également... lorsque je voyais le bonheur simple des enfants de l'orphelinat, heureux comme des rois pour un bonbon, et l'indifférence des hommes d'affaire pressés... lorsque je voyais des mendiants sortir des bouches d'égouts par -15 degrés et des femmes en manteaux de fourrure choisir leur joaillerie.

Et quel choc en visitant leurs hôpitaux publics, de vieilles bâtisses désaffectées aux vitres brisées, balayées par des courants d'air où il n'y a rien d'autre dans les chambres que quatre lits de camp. Imaginez qu'à 500m, vous pouvez aller au centre commercial (construit par de riches privés, souvent d'origine turque) où les toilettes sont nettoyées tous les quarts d'heure et où on vous vend du Vuitton dans des vitrines.

L'ambiance dans les villes forme un contraste fort avec celle des campagnes. Lors d'un week-end, j'ai quitté la civilisation stressée et le monde des feux rouges et des sacs plastiques pour aller vivre avec une famille traditionnelle à Kochkor (150 km de Bishkek). Comme dans les autres villages, les gens sont occupés à élever des chèvres et des vaches et pratiquent une sorte de troc. En hiver ils vivent en plaine et en été au pâturage dans les fameuses yourtes. Les femmes tissent encore la laine pour fabriquer des *Cherdaks* (sortes de tapis). Moi je pensais à la vie ouvrière et moderne de Bichkek et mesurais le fossé entre ces gens, incapables d'utiliser internet et n'ayant pas tous le téléphone. La majorité des familles sont d'origine kirghize, avec tout ce que cela signifie : mariage à 17 ou 18 ans, peu d'éducation pour les filles et toujours beaucoup de soumission et de travail. Mais alors quelle solidarité, quelle complicité entre ces gens ! Ils m'ont réservé un accueil incroyable, préparé des plats ancestraux et appris l'art de la couture des tapis (je n'étais pas très douée). A la fin de la semaine je repartais les bras pleins de cadeaux, un collier porte-bonheur pendait à mon cou et ils m'appelaient « nacha dotchka » (*notre fille*). Après les gens et l'atmosphère, allons faire un tour du côté de la langue. Comme dans beaucoup de pays d'ex-URSS si la langue officielle est bel et bien le russe, le pays a une deuxième langue nationale : le kirghize. Les deux alphabets ne diffèrent que de quelques lettres, par contre les mots sont complètement différents.

En fait le kirghize s'approche plus du turc que du russe ! C'est la langue des bazars et des villages. J'étais au Kirghizstan pour deux raisons : le bénévolat auprès des démunis et l'apprentissage du russe. A coup de trois heures de cours de langue privés par jours, j'ai réussi à décrocher un certificat, apprivoisant de plus en plus ce langage que l'on croit inabordable. Il est merveilleux : plein de ressources, de mélodies et de structures. Mon seul regret était de ne pas avoir pu rester assez longtemps pour le parler couramment. Et du kirghize, je ne peux vous dire que « Rachmat » (*merci*).

Je ne peux pas continuer à décrire tout ce que j'ai vu et fait, il y en aurait pour bien des pages. Je voulais simplement en guise de conclusion parler de deux rencontres qui m'ont marquées. La première se déroule au milieu du bazar. Un vieil homme handicapé à la longue barbe et d'apparence misérable tendait la main. Je n'avais pas remarqué tout de suite qu'il mendiait et je lui ai demandé poliment si je pouvais le prendre en photo. Il était très content et a accepté sans rien demander de plus. Puis, sur un coup de tête, je l'ai invité à prendre un thé. On a été au restaurant tout près. Je lui ai tendu la carte et dit de choisir ce qu'il voulait, que je l'invitais. Il s'est mis à pleurer, il a dit qu'il en se souvenait pas depuis quand il n'avait pas été au restaurant. Il a mis longtemps à se décider, il ne voulait pas prendre de la viande pour que cela ne me coûte pas trop cher ! Pendant qu'il buvait son « borch » (soupe traditionnelle), il m'a dit qu'il avait dû se faire amputer à cause d'un accident. L'opération lui a coûté tellement cher qu'il a perdu sa maison et vivait maintenant... il s'est tu mais ses yeux parlaient à sa place. Quand je l'ai quitté, il a mis la main sur son cœur et dit simplement qu'il n'oublierait pas.

La deuxième rencontre est celle d'une petite fille de l'orphelinat, le soir du nouvel an que j'ai fêté avec les enfants. Alina a 8 ans, pas de papiers, pas de parents, pas de passé. En fait elle n'existait aux yeux de personne avant qu'on la ramasse dans la rue. Mais elle a des yeux vifs, elle est très intelligente et elle a toujours le sourire. Quand je l'ai vue dans ses vieux habits en train de nettoyer la cuisine, je n'ai pu m'empêcher d'aller lui offrir mon élastique pour les cheveux qu'elle regardait avec envie. Je n'avais rien de plus. Elle a rayonné de bonheur. Avec les éducateurs on a préparé le repas du nouvel an pour les 25 enfants du centre. Alina a confectionné un dessert avec 12 biscuits et 9 mandarines en imitant la présentation des mets de fête que l'on voit dans les publicités. Elle avait maintenant un avenir et elle savait faire de tout avec « du rien »... J'ai passé le cap de l'an 2008 avec la petite fille sur mes genoux, ses petites mains sur mon visage, sa tête sur mon épaule.

Le plus dur lors des voyages, c'est quand il faut dire au revoir. Les regrets du départ s'accroissent en fonction du nombre de connaissances et de rencontres. J'ai essayé de me souvenir des choses, des gens, des odeurs, des saveurs et des clins d'œil que m'a offerts ce pays. Il est temps de fermer mon journal de bord, de réunir les photos et de vous offrir tout ce que j'ai vécu pour qu'à votre tour vous découvriez un peu ce mystérieux pays entre plaines et montagnes, entre joie et larmes, au cœur de l'Asie centrale.



Petit travailleur au bazar...

DEUX SUISSESSES DE L'ÉTRANGER, PIONNIÈRES DE LA FÉMINISATION DU CORPS PROFESSORAL UNIVERSITAIRE: ELSA MAHLER ET SOPHIE PICCARD

Natalia Tikhonov Sigrist*

Dans la Suisse du tournant du siècle passé, l'offre universitaire dépassait largement la demande nationale d'enseignement supérieur. En effet, quel autre pays avec une population de 3'315'000 habitants disposait d'un réseau de sept universités ? Pour que ces institutions demeurent viables en termes matériels et intellectuels, mais aussi en termes de relève scientifique, il était donc indispensable de les ouvrir largement aux étudiants et aux professeurs de l'extérieur, aux femmes aussi bien qu'aux hommes. A la veille de la Grande Guerre, cette politique d'ouverture avait produit, au profit des étrangers, une sorte de déséquilibre si manifeste que le

* Historienne – Fonds national suisse / Ecole des hautes études en sciences sociales (Paris)

professeur William Rappard parla d'une « invasion scientifique et pacifique »¹ ! La Première Guerre mondiale devait mettre fin à ce phénomène et tarir l'immigration estudiantine en Suisse. La lente féminisation des universités helvétiques n'en devint pas pour autant une affaire purement nationale, comme le prouvent les carrières de ressortissantes étrangères comme les juives russes Lina Stern ou Anna Tumarkin, ou même de Suissesses de l'étranger comme Elsa Mahler et Sophie Piccard.

En raison de la forte densité de son paysage universitaire, la Suisse s'est ainsi retrouvée parmi les premiers pays à introduire le principe de la mixité dans le monde étudiant. Elle joua également un rôle pionnier dans la féminisation des professions de l'enseignement supérieur. Au vu du nombre élevé d'étudiantes qui fréquentaient les hautes écoles suisses au tournant du siècle, il n'est guère étonnant d'apprendre qu'à cette époque, les femmes diplômées étaient déjà présentes parmi les assistants, les privat-docents et même les professeurs de la plupart des *alma mater* helvétiques. Prises dans leur ensemble, ce sont quelque 43 femmes, dont les trois quarts (31) d'origine étrangère, qui ont accédé aux professions d'enseignement supérieur depuis l'ouverture des universités aux femmes jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Plus de la moitié des étrangères étaient nées dans l'Empire des tsars, tandis que la présence des Allemandes, des Austro-Hongroises, des Françaises ou des Italiennes était beaucoup plus modeste.²

Les ruptures qui ont suivi l'éclatement du premier conflit mondial (Révolution bolchevique, démantèlement des grands empires multiethniques, montée en puissance des régimes totalitaires) ont profondément modifié la nature des courants migratoires, et particulièrement estudiantins, vers la Suisse. Dans le même temps, la démocratisation croissante de l'enseignement supérieur à travers le continent européen a fortement réduit l'attractivité de la Suisse aux yeux des candidates aux études supérieures, qui n'étaient plus contraintes de se former à l'étranger. Les flux d'étudiantes en provenance de l'Europe de l'Est se sont ainsi taris et l'arrivée de rares ressortissantes de l'ancien espace impérial russe obéissait désormais à d'autres logiques. C'est la recherche d'un refuge définitif face aux horreurs de la révolution, de la guerre civile et de la mise en place d'un nouveau régime politique qui motiva la venue de nouvelles universitaires, dont plusieurs étaient déjà au bénéfice d'une formation supérieure au moment de leur arrivée en Suisse. Certaines, comme Elsa Mahler et Sophie Piccard, peuvent d'ailleurs être considérées comme des Suissesses de l'étranger désireuses de rentrer au pays.

La slaviste **Elsa Mahler** était née à Moscou en 1882 d'une mère russe et d'un père originaire du canton suisse d'Argovie. Après ses études d'archéologie et de philologie classique aux cours supérieurs pour les femmes de Saint-Pétersbourg et en Allemagne, à Munich et à Berlin, elle émigra en 1920 au pays de ses ancêtres pour

¹. Rappard, William, « La nationalité des maîtres dans l'enseignement universitaire en Suisse », *Wissen und Leben*, 1. Juni 1915, p. 541.

². A titre de comparaison, signalons qu'au sein du corps enseignant masculin, ce sont les professeurs et les privat-docents allemands qui prédominaient.

poursuivre sa formation universitaire à Bâle. C'est à ce moment-là qu'elle commença à s'intéresser à la philologie slave, spécialisation qui marquera le reste de sa longue carrière et sera plus à même que les lettres classiques de mettre en valeur ses compétences dans une université peu marquée par la présence des étudiants ou enseignants russophones.

Dès 1923, Elsa Mahler occupe le poste de chargée de cours au département de langue et littérature russe de l'Université de Bâle. Après avoir passé son habilitation en 1928, elle est la première femme à assumer la charge de privat-docent dans cette institution, avant d'accéder, en 1938, à la chaire de professeur de philologie slave. Dans l'entre-deux-guerres Elsa Mahler participe aux expéditions ethnographiques en Estonie, où elle recueille des chansons folkloriques russes préservées dans quelques coins des pays baltes. Durant près de quarante ans passés à l'Université de Bâle, cette slaviste a publié plusieurs livres de grammaire de la langue russe et huit ouvrages sur l'histoire de la littérature russe, couvrant une période qui s'étend sur plus de deux siècles entre l'époque de Pierre le Grand et le « siècle d'argent » de la poésie russe. De plus, elle s'intéresse à l'architecture russe d'avant Pierre le Grand et à l'histoire de l'art. Tout en récusant la doctrine communiste ou la politique menée par Staline, elle adhère, dès sa fondation dans les années 1940, à la *Gesellschaft zur Förderung und Pflege normaler Beziehungen zwischen der Schweiz und der Sowjetunion*, où elle s'engage activement non seulement pour la promotion de la culture et de la civilisation russes, mais aussi, en dépit de la désapprobation des autorités helvétiques, pour l'assistance aux Russes internés en Suisse durant la guerre.

Malgré le faible taux de féminisation de son corps enseignant, c'est à l'Université de Neuchâtel que revient l'honneur d'avoir nommé la première femme professeur ordinaire de Suisse. Cette pionnière s'appelle **Sophie Piccard** ; mais contrairement à ce que laisse croire son nom aux consonances helvétiques elle est née en 1904 à Saint-Pétersbourg, fille d'Eulalie Güée, une femme de lettres issue de la famille d'un ingénieur français huguenot, et d'Eugène Ferdinand Piccard, un professeur de géographie qui descendait d'une vieille famille suisse établie en Russie. Durement touchée par les troubles sociaux consécutifs à la Révolution bolchevique et à la Guerre civile, la famille Piccard décida d'émigrer en Suisse, en 1925.

Après de brillantes études en sciences physiques et mathématiques à l'Université de Smolensk, Sophie Piccard est contrainte de passer quelques semestres à l'Université de Lausanne, car ses diplômes soviétiques ne sont pas reconnus en Suisse. En l'espace de quatre ans, elle obtient une licence en mathématiques à l'Université de Lausanne puis, en 1929, un doctorat portant sur la théorie des nombres. Incapable de trouver un poste dans l'enseignement, Sophie Piccard se contente dans un premier temps d'un travail d'actuaire dans une compagnie d'assurance, La Neuchâteloise, qui consiste à calculer des probabilités et à établir des statistiques. Puis elle est engagée comme secrétaire de direction à la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, le journal officiel de ce canton.

Cependant, sa vraie vocation demeure les mathématiques et un concours de circonstances inattendu va lui ouvrir les portes d'une carrière académique. En 1936, elle est appelée à remplacer, en qualité de chargée de cours, un professeur malade au département de géométrie de l'Université de Neuchâtel. Ses qualités d'enseignante ayant été reconnues, elle devient professeur extraordinaire de géométrie supérieure en 1938 et dirige le séminaire de géométrie dès 1940. Sa carrière universitaire culmine avec une nomination, en 1944, à la chaire de professeur ordinaire de géométrie supérieure, de calcul des probabilités et de sciences actuarielles, qu'elle occupera pendant près de trente ans. En parallèle à cet engagement, elle fonde et dirige, dès 1940, hors structures universitaires, le Centre de mathématiques pures. A partir des années 1940, ses recherches se poursuivent à un rythme impressionnant et rapidement, la mathématicienne fera autorité dans son domaine.

Un dévouement quasi-absolu à la science ne laisse guère à Sophie Piccard le temps de s'engager dans la vie publique ou associative. Cependant, après la disparition de sa mère, survenue en 1957, elle consacre beaucoup de temps et de moyens à la publication des ouvrages littéraires et historiques rédigés par cette dernière tout au long de sa vie en Suisse. L'œuvre d'Eulalie Piccard touche avant tout à la littérature et l'histoire russes, dont les cinq tomes des *Episodes de la grande tragédie russe* relatent les bouleversements subis par la société russe dans l'entre-deux-guerres. Grâce à la ténacité de Sophie Piccard, l'œuvre de sa mère voit le jour tandis que ses archives sont préservées dans une bibliothèque suisse.

Ces deux parcours constituent une première approche encore limitée des migrations et des rapports universitaires entre la Suisse et la Russie de l'entre-deux-guerres. Pour Elsa Mahler, cette médiation entre le monde slave et helvétique s'est réalisée à travers ses nombreuses publications sur la slavistique, à travers son enseignement de la langue et de la culture russes et par son engagement dans les milieux associatifs russophiles. Curieusement, la mathématicienne Sophie Piccard a aussi apporté sa petite contribution au domaine littéraire, en mettant à la disposition du public suisse les œuvres de la femme de lettres russe que fut sa mère.

Une étude plus approfondie des parcours des étrangers des deux sexes qui ont accédé à la notoriété académique en Suisse permettrait de faire ressortir les logiques sous-jacentes à la constitution de réseaux de sociabilité scientifique et intellectuelle reliant notre pays au reste de l'Europe, ainsi qu'au transfert et à la diffusion des connaissances dans l'un ou dans l'autre sens. A ce titre, les migrations académiques apparaîtraient certainement comme une part importante dans le processus des échanges culturels, scientifiques et politiques et de l'internationalisation des savoirs qui en résulte.

JEANNE (JANE) MARCET -HALDIMAND (1769-1858) À L'OCCASION DU 150^e ANNIVERSAIRE DE SA MORT

Léone Herren

Une jeunesse aisée et studieuse, une personnalité très développée, des talents d'écrivain et de vulgarisateur ... fille d'**Anthony Francis Haldimand**¹, banquier vaudois établi à Londres, Jeanne naît dans cette ville en 1769. Aînée d'une famille aisée de douze enfants, elle bénéficie d'une éducation très complète qui ne fait pas de différence entre garçons et filles – fait rare en Angleterre à cette époque ! Des précepteurs enseignent à domicile les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. De plus, avec ses sœurs, Jeanne suit des cours de musique, de danse et de peinture et pratique journallement l'équitation.

A quinze ans, Jeanne perd sa mère. Son père, qui a des intérêts intellectuels multiples, reçoit des écrivains, des scientifiques, des politiciens, des banquiers une ou deux fois par semaine. Jeanne remplace alors sa mère comme hôtesse. Un voyage en Italie qu'elle fait avec son père renforce son intérêt pour la peinture et, au retour, elle devient l'élève de **Joshua Reynolds** et de **Sir Thomas Lawrence**. Elle demandera plus tard à ce dernier des toiles pour la maison de **Malagny**², près de Genève, la résidence d'été de la famille.

Jeune femme intelligente et douée d'un esprit très vif, son intérêt pour les sciences se développe, surtout après son mariage, en 1799, avec le médecin et chimiste **Alexandre Marcet**, né à Genève en 1770, co-fondateur de la Royal Society of Medicine. Les entretiens entre époux et avec les savants qui fréquentent la maison, renforcent encore sa passion pour la physique, la chimie, l'histoire naturelle et l'économie politique. En 1806, Jeanne Marcet publie un livre qui porte le titre « **Conversations on Chemistry** », un dialogue fictif sur les merveilles de la science entre Emily, treize ans, et Caroline, dix ans, d'une part, et leur gouvernante, une certaine Mrs. B., de l'autre. Le succès du livre est immédiat ; mais ce n'est que la 13^e édition, publiée en 1837, qui indiquera le nom de l'auteur. Elle prend un soin particulier à actualiser les éditions au fur et à mesure de chaque nouvelle découverte scientifique.

1 Il est le neveu de Sir Frederick Haldimand (1718–1791), né à Yverdon, Gouverneur du Québec.

2 Le domaine du Grand-Malagny, construit par un membre de la famille genevoise des Saladin au milieu du XVIII^e siècle, se trouve entre Genthod et Versoix.

Tout intéresse sa formation polyvalente ; elle publie successivement des livres sur l'économie, la minéralogie, la botanique, l'histoire et même la politique. Ses écrits se distinguent par la justesse du raisonnement, la clarté et l'élégance du style. Par la publication de différents ouvrages élémentaires, ouvrages dont il y eut de nombreuses traductions, elle contribue à populariser les notions essentielles de ces sciences.

Jeanne partage son existence entre sa famille, ses devoirs de société et ses études favorites. A Londres, la maison familiale est située au 23 Russel Square dans le quartier de Bloomsbury, proche du British Museum. Les habitants, ultérieurement, font état d'un fantôme qui monte et descend le grand escalier de cette résidence en jouant du violon ! Lorsque son mari décide de rentrer une première fois à Genève en 1819, la famille s'installe à Malagny. Dorénavant, une partie de l'année se passe en Suisse et l'autre en Angleterre. En 1820 et 1821, le couple parcourt l'Italie. Alexandre Marcet meurt à Londres en 1824.

A Malagny comme à Londres, Jeanne Marcet continue à recevoir beaucoup. **Charles Dickens** parlera d'elle comme « *the old Mrs Marcet who is devilishly cute* ». A Genève, elle peut compter sur l'amitié de **Gaspard de la Rive, Charles Pictet de Rochemont, Augustin Pyramus de Candolle** et d'autres amis du couple. A Malagny, elle jouit aussi de la présence de ses nombreux petits enfants et écrit alors des ouvrages destinés à l'instruction et l'amusement de l'enfance ; « *Mary's Grammar – interspersed with stories and intended for the use of children* ». Dans la préface elle indique « *J'ai eu si souvent pitié des enfants qui étudiaient la grammaire et ne la comprenaient pas, que j'ai pensé ne pouvoir leur rendre un meilleur service que de leur rendre facile et familier un sujet si complexe.* »

Elle poursuit ses travaux et publie encore de nombreux ouvrages dont certains ont eu jusqu'à dix-huit éditions. A l'âge de 79 ans, elle sort une nouvelle édition de sa « *Natural Philosophy* » et à 85 ans, elle publie « *Lessons and Trials of Life* ». Le 28 juin 1858, à Londres, très affaiblie après une maladie, Jeanne Marcet-Haldimand meurt paisiblement.

Parmi ses ouvrages, on trouve également des « *Conversations for Children on Land and Water* », cinq éditions anglaises, traduites en français par Mme Tourte-Cherbuliez (Genève 1840). Les « *Conversations on Chemistry* », dont 160'000 exemplaires sont vendues aux Etats-Unis, ont été traduites en français par M. de Végobre (Genève 1809).

Michael Faraday, qui sera un des physiciens les plus ingénieux de son temps, a à peine treize ans ; apprenti chez un relieur, il se met à lire quelques ouvrages et s'arrête aux « *Conversations* » de Jeanne Marcet. Il y trouve, posées familièrement, plusieurs questions sur des phénomènes naturels, comme la congélation, la dilatation, les combinaisons chimiques, etc. avec l'indication d'expériences très simples et faciles à répéter. Il les vérifie et est de plus en plus enchanté parce que,

pour la première fois, il comprend la puissance des bonnes méthodes. Quelques années plus tard, il rendra hommage à l'auteur.

Germaine de Staël, écrivant de Coppet, dit « *J'ai proposé l'étude de la chimie à partir des dialogues de Madame Marcet ... Le commencement est très intelligent et l'œuvre admirablement claire.* »

PRIX DES SUISSES DE L'ÉTRANGER À LEO SCHELBERT

La section internationale du Parti radical suisse a décerné son Prix des Suisses de l'étranger 2006 à Monsieur Leo Schelbert, professeur d'histoire à Chicago, auteur de nombreuses œuvres sur les Suisses d'Amérique et – « last but not least » – conseiller associé de notre Fondation. Nous lui exprimons nos plus vives félicitations.

Bourgeois de Steinen (canton de Schwyz), né à Kaltbrunnen (canton de St. Gall) en 1929, Leo Schelbert fit sa maturité au Gymnase d'Immensee en 1948, sa maîtrise en histoire à la Fordham University de New York en 1960 et son doctorat à la Columbia University de New York en 1966. Sa dissertation avait pour thème les anabaptistes suisses en Amérique (rééditée en 1980 sous le titre de « Swiss Migration to America. The Swiss Mennonites », Arno Press, New York). Il a enseigné l'histoire à l'Université d'Illinois, à Chicago, dès 1969. Pendant de longues années, il a été président de la « Swiss American Historical Society ». A présent professeur émérite, Leo Schelbert vit à Evanston (Illinois).

Rappelons que la Section internationale du Parti radical Suisse décerne son Prix des Suisses de l'étranger depuis 2002. Le jury fait son choix sur la base de nominations en provenance des Suisses de l'étranger. Le choix d'un historien coïncide avec le Programme « Swiss Roots », qui se propose de rappeler leurs racines helvétiques aux nombreux Américains qui sont des descendants de Suisses ayant émigré au pays des possibilités illimitées, au cours des XIX^e et XX^e siècles.

*Le professeur Leo Schelbert
lors de sa conférence à
la Journée de Penthes 2008*

D'UNE LETTRE À L'AUTRE

Anselm Zurfluh

Sous le titre « Les bergers genevois du Tsar », le n° 10 de la Lettre de Penthes (automne 2007) contenait un article de l'historienne Stella Ghervas. Le 17 avril dernier, sur invitation des Amis de Penthes, elle a développé le sujet lors d'une causerie qui a captivé un public venu nombreux. En même temps, elle a pu présenter le dernier de ses livres :

- > Stella GHERVAS, ***Réinventer la tradition. Alexandre Stourdza et l'Europe de la Saint-Alliance***, Honoré Champion Editeur, Paris, 2008.

Nous sommes là en face d'une œuvre scientifique très élaborée avec près de cinquante pages de « sources et bibliographie », mais néanmoins fascinante et très agréable à lire.

Le dernier-né de la série de mini-portraits « Suisses dans le Monde » des Editions de Penthes, annoncé par l'article « Visite à Friendship Hill » de la Lettre n° 10, est, en revanche, l'œuvre non pas d'un historien accompli, mais plutôt d'un amateur au sens noble du terme :

- > Bénédicte de TSCHARNER, ***Albert Gallatin (1761–1849). Genevois au service des Etats-Unis d'Amérique***, Editions de Penthes, Pregny / Infolio, Gollion, 2008, version allemande : ***Ein Genfer im Dienste der Vereinigten Staaten von Amerika***, version anglaise: ***Geneva's American Statesman***

Là encore, les Amis de Penthes, le 3 avril dernier, ont offert l'occasion à l'auteur de présenter son livre. C'est au Pavillon Gallatin, évidemment, dont la « salle à manger » vient d'être rafraîchie, qu'un public nombreux a pu manifester son intérêt pour ce Genevois et mesurer son impact sur l'histoire des Etats-Unis. Une délégation de la Mission des Etats-Unis auprès des organisations internationales à Genève, nos voisins à Penthes, a participé à la soirée. Le site internet de la Mission des Etats-Unis présente d'ailleurs une animation fort bien faite sur les liens historiques entre Genève et les Etats-Unis (www.geneva.usmission.gov).

D'après le responsable de la boutique du Musée des Suisses dans le Monde, le petit « Gallatin » se vend très bien, peut-être aussi grâce à son prix modique de 10.- frs (commandes par fax : 022 734 47 40, par courriel : boutique@penthes.ch, par téléphone : 022 734 90 21).

L'EXPOSITION : LE VODOU, UN ART DE VIVRE

Il est parfaitement logique que les collections permanentes et les expositions temporaires de nos musées ethnographiques soient marquées par des « Suisses dans le monde »: missionnaires, collectionneurs, anthropologues, voire touristes. Après l'exposition sur le missionnaire, mécène et collectionneur de photos Alfred Bertrand, le Musée d'ethnographie de Genève, le MEG, sous la nouvelle et dynamique direction de **Jacques Hainard**, nous offre une exposition à proprement parler sensationnelle, une première mondiale, exposition qui sera d'ailleurs également montrée ailleurs, en Allemagne notamment.

Nous relevons avec un intérêt particulier qu'il s'agit de la collection d'une Suissesse, Madame **Marianne Lehmann**, qui vit en Haïti, à Port-au-Prince, depuis 1957 et qui y a rassemblé, à côté de son travail à l'Ambassade de Suisse ce qui est probablement la plus importante collection d'objets vodou du monde. Cette collection qui devrait former, un jour, le noyau d'un musée national haïtien destiné à cette « religion » ou cette « culture » si typique du pays, à cette pratique marquée par le syncrétisme entre les anciennes traditions des esclaves d'origine africaine et les traditions chrétiennes de l'église catholique des colonisateurs.

« Ouvrir le dossier du vodou haïtien, c'est ouvrir une immense boîte noire. Surgissent pêle-mêle odeurs étranges, zombies errants, scènes de possession, objets d'art brut, fantasmes sur la sauvagerie, un peu d'amour et de jalousie, quelques crânes humains, de grandes productions hollywoodiennes, deux ou trois poupées plantées d'épingles, un parfum de mystère, des notes africaines, une nation d'esclaves libérés, sans oublier des dictateurs sanguinaires et quelques coups d'Etat ... » (extrait du prospectus).

L'exposition « Le vodou, un art de vivre » au Musée d'ethnographie de Genève MEG (65, bd. Carl-Vogt, 1205 Genève) est ouverte du 5 décembre 2007 au 31 août 2008. Un somptueux catalogue vient de sortir chez nos amis des Editions Infolio à Gollion.

SVIZZERI A ROMA...

La revue **Arte e Storia**, publiée par l'éditeur Ticino Management SA, consacre son numéro de septembre-octobre 2007 (n° 85, 8^e année) aux Suisses de Rome du XV^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Les traces laissées par des Suisses dans la Cité éternelle sont fort nombreuses et couvrent les domaines les plus divers : l'histoire militaire avec, au premier plan, la Garde suisse pontificale, l'architecture et l'urbanisme, profondément marqués par l'œuvre des grands Tessinois (Francesco Borromini, Domenico Fontana, Carlo Maderno, Andrea Pozzo), la littérature et l'histoire de l'art (Jakob Burckhardt), les beaux-arts (Ercole Raggi, Pier Francesco Mola, Giovanni Serodine, Angelica Kaufmann, Léopold Robert, Arnold Böcklin), l'éducation (l'Istituto Svizzero), l'économie (Emilio Maraini), le tourisme (le célèbre Hôtel Hassler). L'intérêt de ce numéro richement illustré est encore augmenté par un DVD comportant deux films documentaires de la Radiotelevisione svizzera sur Borromini et Fontana.

Nous avons lu avec un intérêt particulier la notice biographique d'Emilio Maraini rédigée par Cornelio Sommaruga, ancien président du CICR, qui est le petit-neveu de Carolina Maraini-Sommaruga, épouse du grand industriel du sucre. L'institut suisse de Rome est logé dans la somptueuse Villa qu'Emilio Maraini se fit construire par son frère, l'architecte Otto Maraini. La Villa Maraini fut offerte à la Confédération suisse en 1946 par la veuve d'Emilio Maraini-Sommaruga. Autre contribution fort intéressante, celle de Renata Brogini sur les exilés et réfugiés italiens en Suisse à l'époque du fascisme.

Adresse : Ticino Management, Via Vergiò 8, 6932 Breganzona, tél. 091 610 29 29 ; on peut aussi commander la revue via la boutique du Musée des Suisses dans le Monde (www.infofolio.ch).

*La Présence Suisse à Rome
Scuola Svizzera di Roma*

← ← ←

DES PAPILLONS ET DES BARBARES

Bénédict de Tscharner

Depuis quelques années maintenant, l'Université de Bâle s'est trouvée une piste de concentration et d'excellence dans les études africaines. Il existe une véritable tradition à Bâle dans ce domaine, celle de la Mission de Bâle (« mission 21 »), bien sûr, celle des explorateurs et collectionneurs bâlois, celle des maisons de commerce, celle de la recherche sur les maladies tropicales, etc. Pour ce qui est plus particulièrement de l'Université de Bâle, elle doit beaucoup à **Carl Schlettwein**, (1925-2005) qui, dès 1952, a vécu en Afrique du Sud, puis dans l'ancienne Afrique du Sud-Ouest (aujourd'hui la Namibie), pays dont il est devenu l'un des plus éminents spécialistes. Après son retour en Europe, à Bâle justement, il y a, avec son épouse, créé le Centre bibliographique africain (BAB) et une Fondation qui porte son nom. L'auteur du livre que nous signalons ici, le professeur **Patrick Harries**, né en 1950 et d'origine sud-africaine, y occupe la Chaire d'histoire africaine créée par cette Fondation.

- > Patrick HARRIES,
Butterflies & Barbarians. Swiss Missionaries & Systems of Knowledge in South-East Africa, Weaver Press, Harare / Wits University Press, Johannesburg / James Currey, Oxford / Ohio University Press, Athens Ohio, 2007.

Ce livre est fascinant à plus d'un titre. Tout d'abord, il explique bien pourquoi la Suisse, pays sans ambitions coloniales, et notamment la Suisse romande est devenue un creuset des missions protestantes. Le Réveil et les Eglises libres du XIX^e siècle sont pour beaucoup dans cette évolution. Christianiser les peuples païens était devenu un projet intimement lié à la quête d'une foi plus authentique en Suisse même. Sauver des âmes en Afrique contribuait à en sauver chez nous. Et plus généralement, le travail de ses missionnaires faisait partie de la rencontre des Suisses avec le monde. Nous trouvons là une belle illustration du fait que le départ vers d'autres cieux ne rompt pas nécessairement les liens des expatriés avec la société dont ils sont originaires et que comprendre la Suisse exige aussi que l'on suive les « Suisses dans le monde » sur leurs traces.

Est-il nécessaire de souligner l'ambiguïté du projet missionnaire? Longtemps, l'Afrique a représenté à la fois l'enfer et le paradis, le continent mystérieux, dangereux, rongé par le péché – *the heart of darkness* – et le lieu où l'homme jouissait encore d'une vie plus authentique, plus spontanée et plus proche de la nature, susceptible de servir d'exemple et de guérir notre propre civilisation de certains de ses maux et

crispations. Les missionnaires, tout en conduisant leurs ouailles vers une spiritualité et une vie en société marquées par les traditions européennes étaient appelés à combattre l'influence néfaste de la modernité sur les indigènes – maladies nouvelles, armes à feu, alcoolisme. Les missionnaires suisses avaient le souci de marquer leurs distances par rapport aux pratiques des puissances coloniales, mais aussi des colons blancs, y compris des Suisses, aux visées essentiellement économiques. En même temps, sur un plan pratique, ils facilitaient sans doute cette pénétration.

Le travail scientifique, travail d'entomologiste, de botaniste, de cartographe, de linguiste ou d'ethnologue, auquel beaucoup de ces missionnaires consacraient une partie de leur temps, était une source supplémentaire de fierté ; il fournissait une justification incontestable aux sacrifices consentis par les communautés chrétiennes en Suisse qui finançaient les Missions autant qu'à l'engagement personnel des missionnaires eux-mêmes. Lire dans le grand livre de la Création, admirer le reflet de la perfection divine dans la beauté des plantes et des animaux faisait partie de cette démarche; donner des noms aux insectes et aux fleurs, donner des noms (chrétiens) aux Africains convertis et à leurs « tribus », c'était en quelque sorte les accueillir dans un monde où régnaient l'ordre et la clarté. Les riches collections de certains de nos musées trouvent en partie leur origine dans l'engouement de ces missionnaires-collectionneurs-classificateurs.

Le Neuchâtelois **Henri-Alexandre Junod** (1863-1934) fournit à l'auteur un exemple parfait de ce double rôle de scientifique et de missionnaire. Au cœur de l'intérêt de cet éminent chercheur on trouve l'évolution des espèces par la sélection naturelle décrite par Darwin. En d'autres termes, Junod, se distanciant du créationnisme prôné par son célèbre compatriote **Louis Agassiz** (1807-1873), se fit d'abord une réputation comme botaniste et comme entomologiste, spécialiste des papillons africains, dont plusieurs, découverts par lui, portent son nom. Sa région d'exploration était celle de la côte du Mozambique dans les environs de la Baie de Delagoa et de Laurenço Marques, ville portuaire contrôlée par les Portugais et, à l'intérieur du pays, la partie septentrionale du Transvaal sud-africain.

Peu à peu, Junod ajouta l'anthropologie à la gamme de ses recherches et, en partie, il y appliqua les mêmes méthodes : si les atteintes à l'environnement dues aux progrès de l'agriculture affectent la vie des insectes dans la nature sauvage, voire menacent la survie d'un grand nombre d'espèces, ne devons-nous pas aussi craindre une évolution similaire chez les peuples africains, prisonniers de superstitions ancestrales et de ce fait inaptes à affronter la modernité ? En tout cas, l'apprentissage de l'écriture et de la lecture pouvait ouvrir aux indigènes l'accès à la lecture biblique tout comme au savoir en général. C'est ainsi que des langues telles que le Tsonga, basées, certes, sur des dialectes locaux très divers, mais en fait largement créés par les missionnaires, sont devenues des véhicules pour faire accéder la population indigène à la culture écrite.

L'étude des langues locales ouvrit aussi aux missionnaires et à leurs assistants l'accès aux mythes, aux us et coutumes des indigènes. Junod s'est ainsi gagné une réputation mondiale comme anthropologue en publiant son grand livre sur les Ba-Ronga (« *The Life of a South-African Tribe* »). Seulement, en poussant ces mêmes indigènes à se convertir au christianisme, les missionnaires-ethnologues ont aussi contribué à altérer, sinon à détruire l'objet de leurs enquêtes ; il fallait donc distinguer (« filtrer ») entre les éléments de la tradition à préserver et les autres. Junod, à cet égard, vit ses critères évoluer et finit par défendre une certaine spiritualité typiquement africaine des indigènes, spiritualité qu'il avait, au début de sa carrière, condamnée et combattue comme païenne. Mais les sociétés africaines avaient commencé à subir l'impact d'autres évolutions depuis un certain temps déjà : travaux forcés au Mozambique, brassage ethnique, urbanisation, travail migrant faisant suite à l'exploitation des mines en Afrique du Sud, etc. Face à ces phénomènes, la vie tribale décrite par Junod prenait de plus en plus des airs folkloriques. Certaines photographies de scènes sensées illustrer la vie authentique et pittoresque des Ba-Ronga étaient en fait posées, arrangées – un peu comme les fameux poissons préhistoriques fabriqués par Agassiz à partir d'ossements fossilisés ou comme l'architecture gothique reconstituée par Viollet-le-Duc.

On en arrive ainsi à la question délicate du racisme, non pas de la discrimination entre personnes de races différentes dans nos sociétés, mais des théories sur la nature spécifique des peuples indigènes d'Afrique par rapport à la race blanche. Junod s'opposa aux thèses de Louis Agassiz et de Carl Vogt sur les origines des races humaines. Pour lui, l'homme africain n'était pas fondamentalement autre, mais seulement quelque peu en retard dans son développement, retard qui exigeait des précautions, de l'aide, mais aussi une différenciation provisoire de traitement. Il saluait donc certaines mesures législatives et pratiques prises en Afrique du Sud pour protéger les communautés rurales traditionnelles. Mais des variantes d'auto-gestion tribale et ecclésiastique aux formes plus marquées de développement séparé, entre autres au sein du *homeland* ou *bantustan* de Gazankulu, il n'y avait qu'un pas à franchir. Dans ce sens, la politique d'apartheid pratiquée par l'Afrique du Sud après la Seconde Guerre mondiale a pu trouver certains appuis dans l'approche tribaliste des missions chrétiennes. Entre-temps, l'anthropologie est devenue une science bien plus exacte. Alors que l'ethnologie missionnaire avait une forte connotation conservatrice (*salvage ethnology*), l'anthropologie moderne étudie plus spécifiquement les changements sociaux en cours.

La carrière d'Henri-Alexandre Junod prend une dimension additionnelle si on y ajoute celle de son fils, **Henri-Philippe Junod** (1897-1987), qui, après avoir initialement suivi les traces de son père, est devenu aumônier à la Prison centrale pour hommes de Pretoria. Pendant près de trente ans (1931 à 1960) il s'y est engagé avec courage pour des réformes pénitentiaires. Il aurait accompagné plus de 800 condamnés à mort dans leurs derniers instants. Quand, dans le contexte de l'apartheid, son poste fut africanisé en 1960, il quitta l'Afrique du Sud pour Genève où il devint le premier directeur de l'Institut Africain qui, par la suite, est devenu

l'Institut universitaire d'études du développement, et le co-fondateur du journal « Genève-Afrique ».

Cette étude démontre bien à quel point, dans l'histoire, la rencontre des civilisations, incontournable, a toujours été et reste une chose délicate et aussi difficile à apprécier pour les historiens.

La boutique de Penthes vous recommande aussi :

> Camilo DE SOUSA , **La vie et l'œuvre du missionnaire et savant suisse Henri-Alexandre Junod (1863 – 1943)**, film en DVD, DM-échange et missions (3, chemin des Cèdres, 1004 Lausanne, tél. 021 643 73 73, info@dmr.ch)

Dans ce film, des intellectuels, disciples et descendants actuels débattent de la modernité de la pensée de Junod et de son influence aujourd'hui.

EN RELISANT LE ROBINSON SUISSE*

Bénédict de Tscharnier

Parmi les livres pour la jeunesse qui ont acquis une authentique notoriété mondiale deux titres sont d'origine suisse: « **Heidi** » de Johanna Spyri, bien évidemment, et « **Le Robinson suisse ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants sur une île déserte** » de **Johann Rudolf Wyss** (1781-1830), publié à Zurich en 1812. La carrière de ce livre est d'autant plus étonnante qu'il copiait un schéma établi par le tout aussi célèbre « **Robinson Crusoé** » de Daniel Defoe, qui fut publié en 1719. Le Robinson suisse s'insère, en effet, dans une longue série de robinsonnades qui toutes se sont inspirées du livre de Defoe.

La différence essentielle entre le Robinson original et le Robinson suisse réside dans le fait que le premier, homme seul, est livré à lui-même et se trouve face à la nature sauvage, tandis que, dans l'œuvre de Wyss, c'est une famille entière, le père, la mère et les enfants, qui doit organiser sa vie sur une île vierge après le

* Cet article a été inspiré par la lecture d'une contribution de **Boris Bernabé**, maître de conférences à l'Université de Bourgogne (Dijon) au colloque sur « **Genève et la Suisse dans la pensée politique** » organisé par l'Association française des historiens des idées politiques à Genève, le 14 et 15 septembre 2006. Actes du colloque publiés chez Presses universitaires d'Aix-Marseille - PUAM, Aix-en-Provence, 2007.

nafrage. Les naufragés sont donc confrontés au défi de construire une « nouvelle Suisse », ce qui pose immédiatement la double question de l'identité nationale, d'une part, et celle de l'émigration et de l'expansion coloniale, de l'autre. Wyss, théologien comme son père **Johann David Wyss** (1743-1818) qui avait commencé la rédaction du livre avant de laisser son fils le terminer, met ce scénario au service d'une vision idéalisée de la famille protestante helvétique. Le père de la famille est d'ailleurs lui-même décrit comme un prédicateur. L'autorité du père en est une caractéristique importante. Dieu met la nature au service de l'homme afin que ce dernier en tire le meilleur profit. Il le fait en utilisant ses connaissances scientifiques et techniques. L'île, qui ne rappelle en rien la Suisse, va, grâce au savoir-faire et à l'acharnement des colons, devenir une petite Suisse. Les différents lieux y reçoivent des noms alémaniques. Le père veille d'ailleurs à ce que le souvenir du pays d'origine ne s'efface pas. Il est intéressant de noter que la publication de ce roman coïncide avec le début de l'aventure des émigrations suisses qui ponctuent l'ensemble du XIX^e siècle. La Suisse n'est, certes, pas une puissance coloniale ; mais le départ, d'abord vers des destinations européennes, puis d'outre-mer, de familles, voire de villages entiers est également une réalité suisse. Elle est parfois liée à une situation économique précaire, mais pas toujours ; très souvent, on trouve le rêve de construire une série de « petites Suisses » nouvelles, pas sur des îles vierges, certes, mais dans des contrées suffisamment isolées pour permettre d'y développer des communautés suisses nouvelles qui ressemblent étrangement aux anciennes ou, plus précisément, à l'image que l'on aimerait bien garder de cette patrie chérie qui a acquis ses meilleures qualités dès que l'on lui a tourné le dos.

NOUS AVONS LU...

Nous avons le plaisir de signaler la parution de quelques livres particulièrement intéressants :

- > Nicola NAVONE,
Bâtir pour les Tsars. Architectes tessinois en Russie 1700 – 1850,
traduit de l'italien par Etienne Barilier
collection Le savoir suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes,
Lausanne, 2007

On en a déjà beaucoup parlé, à Penthes et ailleurs, de ces étonnants bâtisseurs, d'origine tessinoise, à Saint-Pétersbourg et à Moscou sous Pierre I^{er} ou Catherine II, les Trezzini, Visconti, Rusca, Gilardi, Adamini et beaucoup d'autres. Pour une fois, c'est un grand spécialiste du Tessin et un historien de l'architecture qui prend la parole. En effet, Nicola Navone est un des responsables de l'Académie d'architecture de Mendrisio qui fait partie de l'Université de la Suisse italienne. Relevons aussi la très utile chronologie, une belle série d'illustrations et une bibliographie qui inclut bon nombre de publications russes. Le fait d'être publié dans la nouvelle série de livres de poche « Le savoir suisse » – la formule des « Que sais-je ? » adaptée à nos besoins et de nos thèmes – garantit à ce livre, à prix très modique, une large distribution.

- > Pierre DUCREY,
L'archéologie suisse dans le monde, collection Le savoir suisse,
Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2007

Ce livre prend la mesure de l'ensemble des travaux accomplis par des archéologues suisses hors des frontières nationales; il paraît que c'est une première : la présentation de plusieurs décennies de fouilles et d'études sur des sites comme Erétrie dans l'île d'Eubée en Grèce, Kerma au Soudan ou Monte Iato en Sicile et bien d'autres. Partant de Petra, en Jordanie, où Johann Ludwig Burckhardt pénétra en pionnier en 1812 et où des chercheurs suisses travaillent à nouveau depuis 1988, cet inventaire précis nous fait passer de la Mongolie au Mali et de Samarkand au Pérou. Il révèle le rôle étonnant d'archéologues aussi discrets que brillants qui ont participé, par exemple, à la découverte du plus ancien fossile humain du Proche-Orient ou du code d'Hammourabi en Iran, au sauvetage des temples de Nubie ou à l'investigation de carrefours sur de grands axes d'Afrique et d'Asie.

Comme toujours, cette série fait appel aux meilleurs spécialistes pour résumer ainsi le « savoir suisse ». Pierre Ducrey a été professeur d'histoire ancienne à l'Université de Lausanne de 1974 à 2005. Il travaille notamment en Grèce depuis 1967 et y a

occupé le poste de directeur de l'École suisse d'archéologie de 1982 à 2006. L'hommage que l'auteur rend à la qualité des archéologues suisses travaillant à l'étranger est en même temps un plaidoyer pour voir l'archéologie suisse hors des frontières occuper une place plus importante dans la politique fédérale de la recherche car, conclut le livre, « son apport contribue au rayonnement culturel du pays. »

- > André BANDELIER, *Des Suisses dans la République des Lettres. Un réseau savant au temps de Frédéric le Grand*, Slatkine, Genève, 2007

C'est sous ce titre qu'**André Bandelier** publie le résultat de ses études sur la correspondance que **Jean Henri Samuel Formey**, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Prusse, a entretenue, au XVIII^e siècle, avec des Suisses. L'auteur a enseigné plus de trente ans la langue et la civilisation françaises à l'Université de Neuchâtel ; spécialiste des Lumières, il s'est surtout penché sur les écrits du for privé (journaux, correspondance); sa prédilection va à une histoire sociale et culturelle dans le quotidien.

Support de la communication contemporaine et donc de la diffusion de la pensée, cette correspondance plonge au cœur de l'émigration savante protestante. La lettre permet, en effet, de retrouver des dizaines de jeunes gens qui ont quitté leur pays en quête de reconnaissance et de rente: ministres sans paroisse devenus précepteurs, journalistes, bibliothécaires ou secrétaires de gouvernements, scientifiques attirés par les académies royales. Elle conduit à écrire une histoire intellectuelle de l'Europe nordique et huguenote où Bâlois, Neuchâtelois, Vaudois sujets de Berne et Genevois jouent pleinement leur partie dans la médiation entre les cultures. Des épistoliers restés au pays, comme le philosophe Charles Bonnet, complètent le tableau d'une culture helvétique nourrie aux sources du cosmopolitisme et de l'ouverture au monde, caractéristique des Lumières de la philosophie.

- > Claude LÜTZELSCHWAB, *La Compagnie genevoise des Colonies suisses de Sétif (1853-1956)*, Peter Lang Editions, Pieterlen, 2008.

Pourquoi l'installation d'une « démocratie rurale » de petits propriétaires d'origine européenne a-t-elle été un échec dans l'Algérie coloniale ? Quels liens établir entre peuplement indigène et installation de colons agriculteurs ? La Suisse n'a que rarement été associée au fait colonial. Et pourtant, dans les années 1850, la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif a acquis un vaste domaine agricole dans les hautes plaines de l'est algérien, en échange de la réalisation d'un ambitieux plan de colonisation.

Nous savons tous les conséquences néfastes qu'eut le « mirage colonial » sur la vie de **Henry Dunant**, fondateur de la Croix-Rouge ; nous connaissons mal les causes de son échec. Grâce aux travaux du professeur Lützel Schwab, qui enseigne l'histoire économique et sociale à l'Université de Neuchâtel, ce chapitre fort instructif de l'histoire des Suisses dans le monde acquiert un nouveau relief.

En vue d'une publication, en français et en allemand,
sur les « Suisses dans le monde » les Editions de Penthes cherchent

des volontaires

pour entreprendre de petites recherches sur des personnalités historiques suisses ayant eu un destin remarquable à l'étranger. Ces travaux peuvent comporter les aspects suivants: rédaction, vérifications biographiques, bibliographie, traduction, iconographie, etc.

Pour tout renseignement veuillez s.v.p. vous adresser à
Bénédict de Tscharner, président de la Fondation
pour l'histoire des Suisses dans le Monde,
tél. 022 734 90 21, fondation@penthes.ch

LES SUISSES EN... (SUITE)

L'exposition temporaire « Suisses dans le monde ... à livres ouverts » est close. Mais la Lettre de Penthes continuera à se faire un devoir de signaler à ses lecteurs de nouveaux livres sur le sujet. Il faut dire que chaque année apporte sa moisson de publications : études historiques, souvenirs, documentations, etc. qui évoquent le destin de Suisses ayant passé leur vie ou une part importante de leur vie dans de lointaines contrées. Evidemment, quand on dispose de sources d'une certaine substance, la tentation d'une publication devient grande, car la part d'exotisme ou simplement de dépaysement, d'aventures parfois, de triomphes ou de souffrances que l'on trouve dans ces récits attire les auteurs, les éditeurs et, espérons, aussi les lecteurs. Et il ne faut pas négliger la part des images : souvent, les illustrations parlent autant que les récits écrits et revêtent un intérêt particulier. Nous signalons deux publications récentes, sans avoir eu la possibilité de les étudier :

- > Gret SURBEK, ***Im Herzen waren wir Indonesier. Eine Bernerin in den Kolonien Sumatra und Java 1920 – 1945***, Limmat Verlag, Zürich, und Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde, Basel, 2007

- > Eva MAEDER, Peter NIEDERHÄUSER (Hrsg.), ***Von Zürich nach Kamtschatka. Schweizer im Russischen Reich***, Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, Band 75 (172. Neujahrsblatt), Chronos Verlag, Zürich, 2008.

ET LES COUPS DE CŒUR DE LA BOUTIQUE

> Claude TAPPOLET, **Jean-René Bory à la rencontre des Suisses dans le monde**, Editions Suzanne Hurter, Genève, 2008

Consacrer un livre à la vie et à l'œuvre d'une personnalité exceptionnelle pose un dilemme : sera-ce une biographie classique ? Devrait-on réunir des « mélanges » dont raffole (ou raffolait) le monde académique ? Y a-t-il assez d'intérêt pour un album de photos-souvenirs retraçant une succession de voyages et visites culturels, de conférences, expositions, spectacles et autres événements mémorables – certains diraient même : inoubliables – qui se sont succédé à travers toute la seconde moitié du XX^e siècle ? sommes-nous en face d'une œuvre d'histoire, celle de ces fameux « Suisses dans le monde » ou du moins de ceux qui ont particulièrement frappé et fasciné Jean-René Bory ? Ou s'agit-il plutôt d'une sorte de catalogue de musée ou d'une chronique de son développement ? Enfin : avons-nous affaire à une mise en évidence et à une analyse de la démarche particulière d'un historien et muséographe, qui est aussi un communicateur d'exception ?

Jean-René Bory a eu l'immense privilège qu'un grand et beau livre de plus de 350 pages, somptueusement illustré de surcroît, ait été consacré à son cheminement, un livre qui réunit tous ces genres. Que de couleurs ! que de richesses ! Aux Editions Suzanne Hurter va le mérite d'avoir donné à cet hommage la forme qui convient, à Claude Tappolet celui d'avoir réussi à la fois la chronique précise et l'intégration de tout ce matériel dans un ensemble cohérent. Avec ce livre, l'Institut et Musée des Suisses dans le Monde au Château de Penthes disposera dorénavant d'une œuvre de référence pour satisfaire la curiosité de ceux de ses visiteurs qui s'intéressent à l'historique de cette institution.

Reste à savoir quel a été le sens de cette quête ? Quel message sommes-nous invités à retenir ? Il y a, bien sûr, ce fil rouge de la « Helvetia peregrina », aspect de l'histoire suisse encore trop souvent ignoré même par des férus d'histoire. Mais Jean-René Bory n'est pas l'homme des théories ou d'une idéologie ; il ne veut rien prouver, l'histoire a bien plus besoin de médiateurs et de metteurs en scène que d'interprètes au sens étroit du terme. Dans sa postface personnelle au livre qui lui est consacré, il dit ceci :

« A la réflexion, je crois pouvoir dire, au soir de ma vie, que mon parcours, s'il n'apporta rien d'essentiel ou d'inédit à mes contemporains, me permit cependant d'offrir à des milliers d'entre eux des occasions de contacts, de découvertes et, parfois, de communions avec des lieux, des événements et des personnalités qu'ils n'auraient sans doute pas croisés sans cela. »

- > François WISARD,
Les Justes suisses. Des actes de courage méconnus au temps de la Shoah, publié par la CICAD (Coordination intercommunautaire contre l'antisémitisme et la diffamation), Genève, 2007

Durant la Shoah, des femmes et des hommes ont risqué leur vie ou leur sécurité pour porter secours à des êtres humains que le régime nazi et ses collaborateurs voulaient exterminer. L'Etat d'Israël a tenu à honorer celles et ceux qui, tout en n'étant pas de confession juive, ont sauvé des Juifs. Il leur a décerné la médaille de « Justes parmi les Nations ». A ce jour, une soixantaine de Suissesses et de Suisses ont ainsi été honorés. Ils ont œuvré en Suisse, mais plus encore dans des pays étrangers en guerre, principalement en France et en Hongrie. L'auteur dirige le Service historique du Département fédéral des affaires étrangères depuis 1999.

NOUVELLES DU RESTAURANT LE CENT-SUISSES

Repas de mariages, anniversaires, cocktails, vin de l'amitié, séminaires, colloques, conférences ... et repas de midi au

Restaurant Le Cent-Suisses

A Genève, la restauration se trouve dans une situation de concurrence accrue. La densité des adresses gastronomiques est une des plus élevées au monde. Même si notre « Cent-Suisses » n'entend pas jouer dans cette ligue, il a néanmoins l'ambition d'une cuisine soignée et légère, d'un service impeccable et attentif, le tout dans un environnement particulièrement agréable. Pour atteindre ces objectifs, nous avons réalisé d'importants investissements tant en matériel (nouvelle cuisine, Espace Piccard) qu'en formation permanente de notre équipe. Cadre – qualité – accueil : voilà la réponse aux attentes de nos clients et amis.

Un parking gratuit est à votre disposition.

Pour toute information, veuillez vous adresser au directeur, **M. Pedro Ferreira**

par téléphone 022 734 48 65

par courriel : restaurant@penthes.ch

www.penthes.ch/restaurant